Le coup de bill'art du *Soir*

Par Kader Bakou

L'Europe du bout du monde

Le Chili est cette étrange longue et très étroite bande qui va de la région équatoriale à l'Antarctique (l'île de Pâques dans l'océan Pacifique fait aussi partie du Chili). Tout au sud du continent américain, se trouve la Patagonie.

Habitées depuis plus de 10 000 ans par des peuples amérindiens, ces terres inhospitalières furent décrites pour la première fois par l'Italien Antonio Pigafetta dans son récit du premier tour du monde du navigateur portugais Fernand de Magellan publié en 1525. Aujourd'hui, la Patagonie est divisée entre l'Argentine et le Chili. Puenta Arenas est la capitale de la Patagonie chilienne. Dans un documentaire TV sur une chaîne française, elle a été décrite comme étant une ville «européenne» en Antarctique. Elle donne une agréable impression de ville paisible. Les rues, les immeubles et les places publiques sont propres, beaux et bien conçus.

Fondée le 18 décembre 1848, cette ville portuaire dans le détroit de Magellan est la capitale de la région de Magallanes et de l'Antarctique chilien (elle est située dans la péninsule de Brunswick).

Sa population était de 142 001 habitants en 2008. C'est la ville la plus peuplée et la plus cosmopolite de la Patagonie chilienne. Ses habitants sont principalement des descendants de colons européens : Allemands, Français, Britanniques, Italiens, Espagnols et surtout Croates (50% de la population est d'origine croate). Ainsi, ce n'est pas une surprise qu'elle soit jumelée avec la ville de Split en Croatie. Puenta Arenas est également jumelée avec Bellingham (Etats-Unis) et avec les villes de Rio Gallegos et Ushuaïa en Argentine.

Avant l'explosion démographique d'Ushuaïa, Puerto Williams (Chili) était considérée comme la ville la plus australe du monde. En se référant à la notion de ville (seuil de 20 000 habitants) établie par les Nations unies, Puerto Williams est trop petite pour mériter le nom de ville. Puenta Arenas, plus peuplée qu'Ushuaïa, est parfois considérée comme la ville la plus australe du monde.

Mais le vrai miracle c'est de trouver une ville «européenne» dans ce bout du monde glacé et balayé par les vents.

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

LE BOUT DU COMPTE DE SAÏD SEBKHI

Abracadabrant !

Régionalisme, mariage intercommunautaire, déracinement, bêtise humaine..., tels sont les principaux ingrédients du roman de Saïd Sebkhi

Dans les années 1970, Arab quitte sa Kabylie natale pour s'installer à Alger où il travaille. Il rompt les amarres avec ses origines devenant citadin à part entière. Il épouse une Algéroise issue d'un milieu aisé et s'éloigne de tout ce qui le lie à son passé. Mais bientôt, sa vie bascule dans une série de mésaventures abracadabrantes.

Son épouse décède en mettant au monde leur bébé. Arab est accusé de malversations dans son milieu professionnel, sa cousine nourrit des sentiments amoureux pour lui et les autres l'accusent de renier ses racines.

Saïd Sebkhi est né en 1955 à Semaoun près de Sidi-Aïch dans la wilaya de Béjaïa. Ingénieur en maintenance à la retraite, il a publié deux romans. *L'Oléastre* et *Le bout du compte*.

Sabrinal

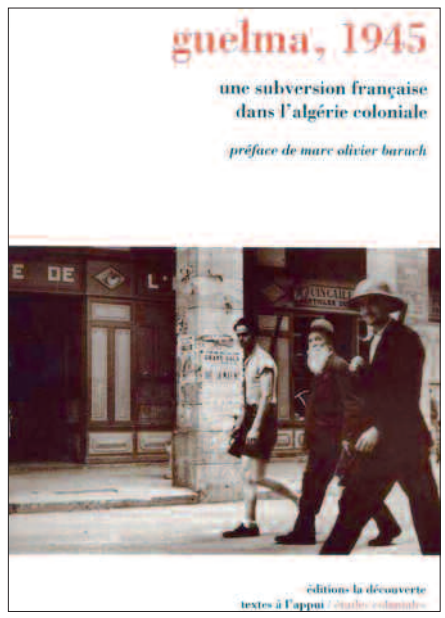
***Le bout du compte* de Saïd Sebkhi, Aframed. Editions 2011, 350 DA. 323 pages.**

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

GUELMA, 1945. UNE SUBVERSION FRANÇAISE DANS L'ALGÉRIE COLONIALE DE JEAN-PIERRE PEYROULOU

Faits et méfaits du colonialisme

Guelma, 1945. Une subversion française dans l'Algérie coloniale, de Jean-Pierre Peyroulou, retrace les douloureux événements de l'année 1945 dans le Constantinois (nord-est de l'Algérie).



Paru aux éditions Média-Plus de Constantine, ce livre comporte trois grands volets : «Le système colonial à l'épreuve de la guerre des réformes et du nationalisme 1942-1945», «La subversion française de Guelma : une réponse à la poussée nationaliste 9 mai - 27 juin 1945» et «A l'ombre de la raison d'Etat, l'illusoire refondation du système colonial 1945-1954».

Les massacres de Sétif et de Guelma en mai-juin 1945 occupent une place croissante dans les mémoires. Le livre de Peyroulou déplace la question de Sétif vers Guelma. Il restitue le massacre dans le temps long de la colonisation et dans une Algérie à la croisée des chemins à l'époque.

Le nationalisme avait acquis une exceptionnelle intensité dans la région du Constantinois, peuplée d'une très forte majorité d'Algériens et où les Français se sentaient submergés. Le 8 mai 1945, jour des célébrations de la victoire alliée contre le nazisme, la poussée du Mouvement national algérien se heurta à une réaction européenne d'une rare violence : dans les semaines suivantes, des civils européens desserrèrent l'étau algérien en «purgeant» la région de Guelma de ses nationalistes — assassinant des centaines d'entre eux — et s'opposèrent à la politique des réformes. Un mouvement, explique encore l'auteur, non seulement répressif, mais subversif, organisé, qui bénéficia de la participation des pouvoirs publics et des élus.

Retraçant le déroulement de ce drame, cet ouvrage propose également une réinterprétation des événements. Jean-Pierre Peyroulou décèle, en effet, dans l'action des Européens, des logiques subversives préfigurant celle de l'OAS. Il examine le fonctionnement d'un Etat et d'une société coloniale qui élaborèrent une raison d'Etat rampante pour recouvrir la réalité et la nature des violences, et les chemins tortueux qu'elle emprunta entre Guelma, Constantine, Alger et Paris…

Jean-Pierre Peyroulou est professeur agrégé et docteur en histoire à l'Ecole des hautes études en sciences sociales de Paris.

R . C.

Guelma, 1945- Une subversion française dans l'Algérie coloniale de Jean-Pierre Peyroulou. Editions Média-Plus, Constantine. 405 pages.

ET CAÏN TUA ABEL, ROMAN DE ABDERRAHMANE YEFSAH

Une mise en récit de la décennie rouge

Et Caïn tua Abel est un roman dans lequel son auteur, Abderrahmane Yefsah, tente de mettre en récit les turbulences socio-historiques des années 1990. Le livre, qui recèle tous les ingrédients d'une autofiction, à se fier, du moins, au «je» du narrateur et à d'autres éléments constitutifs de la narration, nous projette quelques années en arrière, dans une époque qui n'est pas si loin, une tragédie dont nous ressentons jusqu'à présent encore les symptômes post-traumatiques d'une violence sans égal.

«Entre deux rafales de vent, ma compagne, comme sortant d'une profonde léthargie, finit par me demander :

- Devrions-nous avoir peur des forces de la nature, de Dieu ou de la méchanceté des hommes ?

- Il faut respecter Dieu et se préserver de la méchanceté des hommes, répondis-je sans me retourner, le regard plongé inlassablement dans les eaux en effervescence de la rivière, comme pour y déchiffrer ou découvrir quelque chose de caché ou une réponse plus appropriée à nos interrogations. Dieu a donné la vie et l'homme engendra la mort.»

A la lecture de cet extrait puisé au détour d'une page du troisième chapitre du roman, on est frappé par ce genre d'interrogation existentielle, une sorte d'incantation inclinant à un messianisme quasi biblique, d'où sans doute le choix du titre qui réfère au mythe du crime original. Le passage illustre, en filigrane, un récit dont le propos est à appréhender comme une manière de tracer une ligne de partage entre deux univers, deux visions du monde qui s'affrontent. Désormais, le monde de tolérance, de liberté, de beauté et d'insouciance, celui sublimé par ce livre et dans lequel évoluent le narrateur et sa compagne va connaître un basculement dans le désordre et le chaos. Une réalité entre chiens et loups racontée par ce récit à la première personne qui a tout l'air d'une autofiction. C'est ce que suggèrent, en tout cas, le «je» du narrateur, les innombrables références factuelles, les attitudes et les points de vue, des indications textuelles qui peuvent être interprétées comme une allusion à l'implication du scripteur/auteur dans des événements qui constituent la trame du roman qui nous plonge dans l'ambiance de la décennie rouge avec comme fil conducteur les tribulations de Boualem, un journaliste et sa compagne, Taos, couturière et créatrice de mode quelque peu désarçonnés par les transformations qui s'opèrent devant leurs yeux. Mais, face à cette réalité façonnée par une violence implacable, le narrateur et sa compagne refusent de faire place nette au renoncement, à la résignation, dénonçant les exactions, les assassinats et, surtout, une idéologie puritaine et rigoriste que ses tenants veulent imposer à la société par la peur et la violence.

Une dénonciation active puisque Boualem, le journaliste et Taos, férue d'art et de mode et, sans changer d'un iota leur façon de vivre et de se comporter, s'adonnant aux promenades, aux virées champêtres, en un mot, aux plaisirs de la vie, multipliant les moments de félicité que procure l'amour comme pour se réfugier contre les menaces ambiantes, s'engagent et s'impliquent, à leur façon, dans l'organisation de la résistance. Ils le font à côté d'autres acteurs, à l'image de Meziane, le syndicaliste, devenu chef d'un groupe de patriotes, pour défendre les espaces de liberté menacés par nouvel ordre moral conquérant.

Rouvrir «le dictionnaire de l'horreur», raconter, rafraîchir les mémoires sur des événements sanglants, les exactions des groupes terroristes du FIS, voilà ce que véhicule ce livre dont le mérite est de constituer un témoignage romancé sur ces années de feu et de grande intolérance. Seulement, le tout ne se fait pas sans accroc. Beaucoup de temps mort, d'inertie, un luxe de détails, des descriptions à rallonges… font que l'intrigue n'arrive pas à décoller. On a l'impression de bien tout comprendre, mais il manque un je ne sais quoi qui perturbe l'harmonie de la trame et empêche la narration d'atteindre son crescendo. Et puis, il y a ce titre un peu «gonflé», quelque peu désincarné, presque hors de propos. Rien ne vient corroborer nos intuitions quant à la compréhension du sens telle que suggéré par le titre qui fait référence au mythe biblique du crime original (le fratricide de Caïn sur Abel) mis en évidence sur la page de couverture, sinon cette référence à un autre personnage ajouté dans l'alternance des chapitres.

Un protagoniste, Badredine, évoqué de façon subsidiaire et sans avoir toute l'épaisseur qu'il devait avoir mais qui s'avérera être, finalement, une clé dans la compréhension de ce qui est suggéré par le titre de roman, le premier écrit par Abderrahmane Yefsah. Une fiction qui est, certes, bien écrite, avec des pages et des tableaux narratifs non dénués d'émotion. Bref, ce premier roman de Abderahamane Yefsah a de quoi séduire, même s'il dégage un regrettable arrière-goût d'inachevé. Il reste, qu'aux yeux du lecteur attentif, le discours de ce roman constitue une belle allégorie sur l'amour, la liberté, la tolérance.

S. Aït-Mébarek

Et Caïn tua Abel, roman de Abderrahmane Yefsah, Editions Al Amal, avril 2012

Actucult

◆ LIBRAIRIE GÉNÉRALE D'EL-BIAR (4, PLACE KENNEDY, ALGER)
• Samedi 5 mai à 14h30 :
Leïla Aslaoui-Hemmadi signera son ouvrage *Sans voile, sans remords,* paru chez les éditions Dalimen.

◆ BALCONS DU CHOUFI (BATNA)
• Samedi 5 mai : à 11h : L'association des Amis de Medghacen organise un spectacle animé par les troupes locales de la région des Aurès.

◆ SALLE EL-MOUGGAR (ALGER-CENTRE)
• Samedi 5 mai
Film *L'envers du miroir* de Nadia Cherabi à raison de 4 séances/jour : 14h, 16h, 18h et 20h.

◆ SALLE ATLAS (BAB-EL-OUED, ALGER) :
• Samedi 5 mai à 10h :
Pièce théâtrale *Mamleket el assafir* par l'association culturelle El-Afrah de Médéa.

◆ COMPLEXE CULTUREL ABDELOUAHAB SALIM (CHENOUA,TIPASA)
• Samedi 5 mai à 10h :
Spectacle de divertissement intitulé *Ennadjah* par la troupe El-Abtal d'Alger.

◆ PALAIS DES RAÏS (BAB EL-OUED, ALGER)
• Jusqu'au 8 mai : Exposition des élèves de l'Association des beaux-arts d'Alger.

◆ MAISON DIOCÉSAINE (CHEMIN D'HYDRA, EL-BIAR, ALGER)
• Samedi 5 mai : De 14h à 16h, exposition de Marthe Kerdel- Leus (tableaux, poupées...).

◆ LE JOURNALISTE FRANÇAIS PIERRE DAUM PRÉSENTERA SON LIVRE *NI VALISE, NI CERCUEIL. LES PIEDS-NOIRS RESTÉS EN ALGÉRIE APRÈS L'INDÉPENDANCE* (ÉDITIONS MÉDIA-PLUS, CONSTANTINE)
• Samedi 5 mai à Oran 16h : Présentation du livre à l'Evêché d'Oran, 2, rue Saâd-Ben-Rebbi, Oran.

◆ INSTITUT CULTUREL ITALIEN D'ALGER :
- Cours d'histoire de l'art, de l'art romain au futurisme.
• A partir du 2 mai :
Frais d'inscription 6 000 DA
Les cours sont en langue italienne
- Cours intensifs d'initiation à la langue arabe classique.
Du 10 juin au 10 juillet
Frais d'inscriptions pour 40 heures : 10 000 DA
Inscriptions à partir du 10 mai

◆ GALERIE DAR EL-KENZ (16 LOT BEN HADDADI, CHÉRAGA, ALGER)
• Jusqu'au 10 mai : Exposition de peinture «Œuvres récentes» de l'artiste Souhila Belbahar.